

Lettre d'un égaré

J'envoie cette lettre au hasard comme le serait une bouteille jetée à la mer du temps. Je ne sais qui pourra la lire, mais je crois encore au destin, surtout après ce que j'ai vécu. Une confidence est parfois salvatrice de la folie, c'est pourquoi je m'efforce ainsi à briser ma solitude, sachant que la personne à laquelle je m'adresse existe déjà dans mon cœur. Ainsi je vais te dire d'où je viens et ce qui m'a fait, espérant que cela t'apprendra davantage sur la nature humaine et te servira pour débayer les aspects qu'elle regorge. Je suis né d'une famille modeste et ait eu une enfance vraiment heureuse. Mes parents, artistes, m'ont fait voyager sur tout le globe, me laissant goûter aux délices de la musique, autant bien qu'à ceux de la peinture ou de la danse, dans des milieux tantôt mondains tantôt villageois, voguant de théâtres en fermes, de mégalofoles en hameaux provinciaux. Certes ma vie a, dès son début, été remplie de toutes sortes de couleurs, ainsi il m'est impossible de plaindre ce bonheur, mais c'est cette enfance qui eût tût fait de provoquer en moi une violente passion pour l'existence, me poussant à des extrêmes que trop peu ont pu connaître. Tout ceci semblait contribuer à me rendre très vite las des relations humaines où se côtoient le mensonge et la confidence, ou bien le souci de puissance. J'avais rencontré la société avec les yeux d'un enfant auquel on offre un amour inconditionnel, j'avais été bercé par les genoux des chanteurs et des étoiles, taquiné par le verbe des musiciens, et plongé dans d'étranges langues suaves aux mimiques ravageuses. Mais n'était-ce pas trop pour un enfant ? Aujourd'hui je t'écris, accroupi dans mon lit, au bord de la maladie. Doit-on mourir d'avoir trop vécu ? Je ne sais pas... mais en tout cas cette lettre me libère d'un grand poids que l'étourderie n'arrive plus à ôter. Je suis dans le noir, un noir complet, sans tâches, et je tape sur une vieille machine à écrire qui embaume de poussière mes doigts fatigués. Je regarde dans le passé les images d'une effrontée jeunesse qui m'a autrefois bercé, toujours plus assoiffée de sensations nouvelles. Voilà où tout ceci m'a mené, dans un lit de faiblesse, tout juste à la quarantaine. Tout a commencé lorsque mes parents sont morts, tout deux, dans un excès de folie commune, voulant immortaliser leur amour : ils se sont suicidés pour moi, pour m'offrir la dure liberté de l'existence. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à réaliser leur originalité. Je venais à peine de rentrer dans l'adolescence lorsque je me rendis compte de l'étrangeté du monde qui m'entourait : je n'avais aucun autre repère que celui de la démentielle vie, un navire dont je n'avais jamais eu l'occasion de diriger le gouvernail, sans cesse guidé par l'humeur changeante de ceux qui m'avaient enfanté, berçant au gré de leur vent qui à jamais s'était arrêté de souffler.

S'il est un temps qu'on regrette, c'est bien celui de la santé - peut-être une des conditions *sine qua non* de la joie de vivre, que le malade ne goûte seulement qu'à son ultime fin. Après ces cafés alcoolisés où se trémoussaient les futiles jouvencelles de mes premiers succès, pour lesquelles j'avais brûlé les cigarettes l'une après l'autre sans en trouver le moindre sens, je plongeais bientôt toute drogue à portée de main dans une bouche distraite, et regardais d'un œil décidé l'excès qui me transperçait.

Grace à la notoriété de mes parents, je jouissais d'un accès à des types de milieux très sélectifs, sans même y prendre racine et sans avoir lutté pour y trouver une place : on m'accueillait comme un génie venu d'une autre planète, une sorte de messie parmi des riches aux costumes débrayés et des pauvres à l'intelligence féline. Il n'y a avait, dans mon manège, plus aucune classe qui ne prévalut sur

l'autre. Tout était bon à saisir, à comprendre, à dépasser et à fasciner. Des couloirs d'hôtels luxueux aux cages d'escaliers putrides, il n'y avait qu'une question d'odeur. Mais le parfum de la haute bourgeoisie eût tôt faire de me piquer les narines autant que celui de l'urine des bas quartiers. J'étais le bouffon de la banalité qui, par ses nombreuses farces, décalait les soirées mondaines ou ennoblissait les soirées *undergrounds*, et même tout avec l'acharnement d'un séducteur, je ne pouvais me détacher de l'image d'un fou.

Comme quoi il faut toujours avoir un pied au dehors pour justifier le dedans. Il me semblait qu'une manière de se sentir plus entier était de mêler les contraires les plus improbables - et ceci par l'exploration des milieux, comme autant de terrains de jeux pour le jeune homme que j'étais, déguisant sans cesse son âge sous du maquillage ou des paroles huileuses. Un sens de la répartie qui rappelait un certain Dorian Gray malade de jugement, toujours plus soucieux de plaire, de surprendre pour contourner son véritable reflet. J'étais vide, étranger, sans patrie ni amis. J'embrassais la famille des arts comme des proches, celle des théories comme une fratrie, affichant leurs créations aux yeux des autres, pareilles à des prodiges de fréquentations. Pour certains j'étais le jongleur informatique des vers monétaires, pour d'autres le dealer insoupçonnable qui délectait les ordures de demain. Pourtant j'exerçais toujours la position du marginal, cela même dans les plus petits cercles où l'originalité se prétendait comme le noyau de la culture. Il faut dire que je ne faisais pas exprès, je jouais juste de ce que m'avait dessiné mes yeux d'antan, d'abord un peu comme une nostalgie des débuts, ensuite comme une marque d'identité.

Mon intégration me demandait la plus grande attention, faisant passer le requin que j'étais pour un escargot, transformant ainsi toute éventuelle concurrence en une admiration condescendante : personne ne voulait échanger une place bien posée et respectée contre une quelconque excellence malade. Entre confort et renommée, on choisissait vite. Moi qui ne pouvais obtenir une quelconque assise pérenne avec la société, j'observais, j'apprenais. Ce qui était marquant, c'était leur besoin de flatteries, d'admiration dans leurs écarts, et cela surtout de la part d'un éternel écarté. J'imitais le loup criant le langage des arrivés, moroses et blasés, ou celui des arrivistes, tassés et excités. Le sexe était pour les magnats un moyen de se sentir exister, trop souvent perdus dans leurs idéaux. C'était imminent, efficace et puissant, un peu comme une drogue qui réduit l'autre à genoux, ou le magnifie. Il était toujours question d'une logique de pouvoir entre soumission et autorité, entre dégoût et brutalité, une course à l'érection qui menait au néant de l'esprit, tout en calculant l'atterrissage forcé des conséquences. Tant de femmes cultivées avides de possession ou de vengeance, prêtes à sucer le bout de leur condition avec une langue à double tranchant et un tronc sans front.

La bassesse du genre humain s'y justifie à l'extrême, autant dans les soirées où la bouteille de champagne se paie à mille euros que dans celles où le gramme du speed est à la dizaine. Une gloire éphémère au summum de la sensation, qui offre de la puissance à celui ne la cherchant pas ailleurs. Voilà où je passais le temps, à l'époque où mon cerveau se formait, et où ma silhouette se dessinait en s'affirmant. Les doux traits de mon enfance me tiraient encore, et je n'avais heureusement ni à penser ni au pécule, ni au pays. Ma compagnie, affinée jour après jour, était ma monnaie d'échange, valeur qui prenait de l'ampleur avec le temps, et payait le droit d'entrée au jardin de toutes les folies. Grâce à mes efforts passés dans la musique, la danse, la peinture et les pensées, j'arrivais à captiver de manière à ce qu'on ait toujours envie de moi : une sorte de fidèle compagnon de route pour n'importe qui, n'arrivant cependant jamais à se mélanger ni à vraiment plaire, mais bien à

démasquer ce qui se cachait à l'œil nu. Les gens cherchent toujours à qui se confier, surtout quand il s'agit de conseils désintéressés. Se distraire est la consistance de toute mesure sociale, c'est pourquoi adopter la démarche de la geisha, distante et serviable, est la meilleure des tactiques pour conserver un jeu tout en apprenant, en avalant la culture, ainsi qu'en perfectionnant les aptitudes par leur pratique au sein même d'un contexte.

La seule chose palpable dont j'avais hérité du dieu familial, était une gigantesque demeure remplie d'instruments, de livres, d'enregistrements, de peintures et de frusques collectés à travers plusieurs générations de vies bohèmes. C'était mon point de chute, et cela l'est encore. Elle m'attend toujours, ne me pose jamais de questions, écoute patiemment mes pleurs et mes doutes, et berce ma raison. Elle inspire mes mélodies, mes écrits et mes créations intimes, même si elle ne les applaudit pas.

Arrivé à plus de maturité, de moins en moins happé par le pays de Cocagne, je revenais rassasié de mets divers et fatigué par la nature humaine. Parfois, dans un état second, le corps complètement anéanti mais la tête remplie de rêve, je m'y lamentais d'avoir le ventre vide, m'imaginant à la place de ceux dont on enlève la nourriture de la bouche pour mieux la dévorer. Parfois, j'étais amoureux. Mais lorsque les choses se concrétisaient, que j'emmenais mon fantasme dans mon domaine, il s'évanouissait pour laisser place à la curiosité malade d'un humain déboussolé.

Quelquefois j'avais essayé de parler de ma vie, mais on me prit toujours pour un fou. Et lorsque la vérité transperçait le bon sens j'y rajoutais une dose de cynisme, comme pour laisser penser que c'était bien de la démente. J'ai tout de même connu quelques personnes avec lesquelles j'ai partagé mon quotidien, mais on m'eût trop tôt enfoncé un couteau dans le dos quand il eût s'agit de se comprendre. L'humain me donnait de plus en plus de fil à retordre.

Bizarrement, plus je gagnais en réputation, plus je perdais en raison. On m'offrait de jouer dans les plus grandes salles du monde, et je devenais de plus en plus moribond. Les foules les plus bariolées m'acclamaient, me louaient, et je me renfermais.

Un jour j'ai décidé de tout laisser tomber. La société, la rue comme les cafés, les bals comme les restaurants. De laisser tomber tout le monde. De juste créer pour moi un environnement serein et effacé.

Maintenant je suis seul, enfoui, dans ma prison. Cela fait des années que je ne sors que pour me nourrir en jouant et chantant quelques mélodies tirées de mon répertoire, dans les endroits miteux des banlieues où le public est toujours saoul.

Je ne veux pas te dire mon nom car j'ai peur que tu y reconnaisse une image qui n'est mienne.

J'ai semé les personnages de ma vie, et je n'ai pas pu me retrouver. Je n'ai non plus jamais revu mes parents, même si j'aurai aimé les apercevoir dans l'humeur d'un artiste, d'un intellectuel.

Je n'en peux plus de ma tête, de mes pensées. Je suis en train de m'éteindre. Mais je voulais que tu le saches, toi qui est venu jusqu'à moi, dans cette étrange maison qu'est ma femme. Tout ceci est à toi, pour la peine que tu as prise à me lire.

Attention, elle est comme toutes les femmes qu'on aime vraiment, fatale. Ne t'y enfermes jamais trop souvent, prends l'air du temps avec toi.

Moi j'ai été trop suicidaire pour elle, et elle a eu raison de moi...
J'espère que mon cas te servira d'exemple.
Il n'y a jamais d'autre jardin que celui duquel on prend soin.
Et il n'y a jamais de secret que celui qu'on confie.

Adieu mon unique ami, prend bien soin d'elle.